ÉLOGE DE M. ROUX,

Par M. FRÉDÉRIC DUBOIS.

Secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine.

Le 6 avril 1769, le secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie allait prononcer, en séance annuelle publique, l'éloge de Claude-Nicolas Lecat, célèbre chirurgien de Rouen.

L'assistance était nombreuse, animée de sentiments divers. Dans un mémorable exorde, Louis crut devoir montrer quels étaient ses devoirs, ce qu'il pouvait craindre du présent, ce qu'il devait espérer de l'avenir.

« S'il est juste, dit-il, de rendre après la mort, aux membres des compagnies savantes, le tribut de louanges qu'exige la célébrité dont ils ont joui, il est quelquefois très embarrassant, pour celui qui en est chargé par devoir, de satisfaire également aux égards que méritent sa compagnie, le public et la vérité.

» Mais, ajoutait Louis, il ne faut pas perdre de vue que les éloges de nos confrères sont destinés à faire partie de l'histoire de l'Académie, et qu'elle doit être lue en des temps éloignés, où l'amitié et toutes les considérations qui préviennent diversement les contemporains n'auront plus la moindre influence. »

Ces réflexions, messieurs, si justes et si vraies, auraient pu certainement me préoccuper moi-même aujourd'hui que j'ai à prononcer devant ses anciens émules, ses amis et ses élèves, l'éloge d'un chirurgien bien autrement célèbre ; aujourd'hui que j'ai à mesurer mon langage dans la critique et la louange d'un maître si vivement regretté et si digne de l'être ; aujourd'hui enfin que j'ai à vous parler d'un des plus ingénieux

et des plus hardis praticiens de notre époque, de Philibert-Joseph Roux, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Institut, titulaire de l'Académie de médecine, et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

Peut-être aurais-je pu aussi me dire, sans trop de présomption, que cette impartiale notice, placée en tête d'un des volumes de vos Mémoires, et, grâce à cette savante escorte, disputée à l'oubli, devra être lue en ces temps éloignés dont parle l'historien de l'Académie royale de chirurgie; mais j'ai plus de confiance dans notre temps et dans cet amour de la science qui nous anime tous. Je n'irai donc point en appeler à une autre époque; je parlerai devant vous et pour vous, messieurs, avec la même liberté qui si je m'adressais à la postérité la plus lointaine. Ne disant rien que de vrai, n'omettant rien de ce qui pourra faire honneur à la mémoire de M. Roux, et bien que, dans une autre enceinte, une voix justement applaudie m'ait rendu cette tâche bien difficile, je vais, à mon tour, essayer de vous le montrer tel que vous l'avez connu : doué des plus riches et des plus sédnisantes facultés, opérateur habile et consommé, esprit vif, orné, loyal; avouant ses erreurs et ses revers avec autant d'empressement, j'allais dire avec autant de satisfaction que ses succès et ses triomphes; caractère noble, généreux et conciliant, homme de goût et de mœurs élégantes; amoureux de la gloire, la poursnivant et la cherchant encore quand elle était venue, vieillissant dans une longue jennesse, et conservant de cet heureux âge toutes les qualités et tous les défauts; snccombant enfin au moment où, rassemblant ses souvenirs, il avait commencé le véridique inventaire d'une vie longtemps facile et beurense, quelquefois trop active, mais toujours digne et honnête.

M. Roux naquit à Auxerre, le 26 avril 1780. Son père, maître en chirurgie, jonissait dans cette ville d'nne considération méritée; grâce à de longs services, il y avait obtenu la place de chirnrgien en chef de l'Hôtel-Dieu et de l'école militaire.

Cette école, justement célèbre, était dirigée par des religieux de l'ordre savant et éclairé de Saint-Benoît ; le jenne Philibert y fnt admis, et c'est là qn'il suivit les leçons dn futnr secrétaire perpétnel de l'Institut d'Egypte et de l'Académie des sciences, de Joseph Fourrier.

Pbilibert était un écolier fort dissipé, mais d'une bumeur si franche

et si ouverte, qu'elle lui gagnait tous les cœurs, sauf cependant celui de son père qui n'augurait rien de bon d'un enfant aussi léger et aussi volage: une mère eût été plus indulgente, mais notre écolier avait perdu la sienne de fort bonne heure.

La révolution s'était fait sentir à Auxerre comme partout; l'école militaire y était devenue un collége national, les élèves n'en continuaient pas moins d'y suivre les leçons de Fourrier: leur jeune et savant professeur, n'ayant point prononcé de vœux, n'avait eu qu'à déposer l'habit de Saint-Benoît pour rentrer dans l'ordre laïque. Sa retraite eût été, dans ces temps de désorganisation, une véritable calamité; il suffisait à tout: on le vit enseigner successivement les mathématiques, la philosophie, la rhétorique et l'histoire générale.

Quant à notre futur collègue, s'il continuait à se distinguer, ce n'était guère que par la vivacité de son esprit et par une ardeur sans égale pour les jeux de son âge; grâce cependant à la plus heureuse facilité, il se maintenait presque toujours au premier rang parmi ses condisciples. Mais son père n'en était pas plus satisfait; il ne pouvait croire que des succès obtenus ainsi sans efforts et presque sans travail fussent de bon aloi et durables: aussi, se croyant en face d'une éducation complétement manquée, il crut devoir renoncer à l'idée qu'il avait toujours eu de faire de son fils un ingénieur des ponts et chaussées, et obligé, à son grand regret, de se rabattre sur sa propre profession, il résolut du moins d'en faire un bon et utile chirurgien, comme il l'était lui-même. Pour l'initier aux premières notions de son art, il lui fit suivre ses visites à l'Hôtel-Dieu, et il l'exerçait chaque jour à ce qu'on appelle les petites opérations de la chirurgie.

M. Roux ne montrait pas plus d'application pour les études chirurgicales qu'il n'en avait montré dans ses études littéraires, ce qui ne l'empêchait pas non plus de faire de remarquables progrès; seulement, cette vie paisible et monotone de petite ville lui était odieuse, le goût des voyages commençait à le tourmenter. Jeune, sans expérience, avide d'émotions, il saisit la première occasion qui s'offrit à lui de voir d'autres pays, non pas, comme il le fit plus tard, en montant dans une somptueuse chaise de poste et semant l'argent le long des routes, mais tout simplement en prenant une commission d'officier de santé de troisième classe et en se mettant le sac sur le dos.

C'est ce qu'il fit avec la résolution et la gaieté du jeune âge, vers la fin de 1796. Ce commencement de carrière militaire ne fut, du reste, ni bien sérieux, ni bien long. Dirigé sur Andernach, puis sur Aix-la-Chapelle, il fut congédié après dix-huit mois de service. Se trouvant ainsi libéré, comme un vieux serviteur, par suite du traité de Campo-Formio, il dut regagner ses foyers. Il comptait y retrouver ses joyeux amis et ses doux loisirs, mais un Dieu inexorable veillait à ses foyers domestiques : c'était son père, rigide vieillard, qui, après quelques jours de repos, lui enjoignit de prendre la route de Paris et d'aller enfin y faire des études plus sérieuses que par le passé.

Pratiquer des saignées et faire quelques pansements, c'était à peu près à cela que se réduisait toute l'instruction que M. Roux avait acquise à l'hôpital d'Auxerre; tout était donc à reprendre pour lui, et avant tout l'anatomie, qui alors, comme aujourd'hui, était en grande faveur à l'école de Paris. C'est à cette étude qu'il dut consacrer les premières années de son séjour à Paris; il s'y livra tout entier, et cette fois avec d'autant plus de zèle et de succès que le jeune maître auquel il s'était attaché n'était pas seulement un habile anatomiste, mais un des plus grands physiologistes que la France ait produits : c'était Bichat, qui, dans les débris de l'organisation et jusque dans le mécanisme de la mort, si l'on peut ainsi s'exprimer, cherchait à pénétrer les mystères de la vie.

Bichat avait à peine vingt-six ans; il n'appartenait pas officiellement à l'école de Paris, et déjà il la remplit tout entière, elle semble ne vivre que de son souffle; il en est comme le chef et le fondateur. Qu'importe que son nom n'ait point figuré sur ses programmes ; que sa parole n'ait jamais fait retentir les voûtes de son amphithéâtre? Il a été le maître des maîtres; tous ceux dont j'ai eu ici à prononcer les éloges se sont fait honneur d'avoir vu ce glorieux jeune homme et d'avoir suivi ses leçons. C'est qu'il y avait en lui de quoi plaire à tous : aux hommes d'imagination, il exposait ses théories générales; aux hommes rigoureux et sévères, ses expériences et ses descriptions d'organes.

M. Roux, plein des souvenirs de cette mémorable époque, a su plus tard en tracer un admirable et fidèle tableau. Je viens de dire que l'école de Paris cultivait avant tout l'anatomie, mais c'était plutôt en vue des opérations chirurgicales que pour éclairer la physiologie. L'art des Ruysch et des Malpighi était à peu près oublié : Bichat se montre, et tout

prend un aspect, une autre direction. Bichat est vitaliste. Son esprit, dit M. Roux, se serait révolté à la pensée de cet organicisme moderne qui considère la vie, non comme une puissance primordiale et distincte, mais comme un simple résultat de l'organisation. Pour lui, le principe de la vie, loin de procéder de l'organisation, la régit et la gouverne. Bichat, dans son langage figuré, va plus loin; il personnifie la mort elle-même: c'est une puissance avec laquelle l'âme soutient une lutte, et cette lutte éphémère c'est la vie! N'est-ce point là, en d'autres termes, ce qu'a dit Pascal? N'est-ce point cette résistance du roseau pensant contre les forces extérieures de la nature? Quant à cette lumineuse distinction établie par Bichat entre les phénomènes, ou plutôt entre les fonctions de la vie, elle n'était que le péristyle d'un monument bien autrement considérable, et déjà cependant elle dominait toute la science.

M. Roux nous apprend quelle part il lui a été donné de prendre à la composition de l'anatomie générale. Ce devait être, dit-il, le plus beau monument que Bichat allait élever à la science, son plus beau titre à la renommée, comme aussi celui qui lui survivra éternellement: et cependant, par un de ces heureux priviléges qui n'appartiennent qu'au génie, ces pages immortelles il les avait presque toutes improvisées; ses deux élèves, Buisson et M. Roux, en avaient rédigé une partie sous forme de leçons et au jour le jour. Telle a été, ajoute modestement M. Roux, l'origine de ces quelques pages de l'anatomie générale, très probablement les moins bonnes pour le style et pour la coordination des idées.

Mais cette brillante existence devait prématurément s'éteindre. Bichat, mort à trente et un ans, avait à peine indiqué la route qu'il devait parcourir. M. Roux se demande comment il eût poursuivi une carrière si glorieusement commencée: l'eût-il rendu plus éclatante encore, si c'eût été sa destinée que sa vie se prolongeât? Répondons avec lui: C'est là le secret de la Providence.

Quoi qu'il en soit, Bichat n'était plus. Quelle direction allaient prendre ses deux élèves? Pleins de son esprit, nourris de ses doctrines, allaient-ils continuer son enseignement, poursuivre ses travaux? Pour Buisson, la mort vint trancher la question. Enlevé plus prématurément encore que son jeune maître, il n'avait pas même terminé cette partie de l'anatomie descriptive qui lui avait été confiée. C'était donc à M. Roux que revenait de droit cet héritage scientifique. Mais si, vers la fin de 1803, il publia

le dernier volume de l'anatomie descriptive, déjà, en 1802, c'est-à-dire l'année même de la mort de Bichat, il s'était tourné vers la chirurgie. Le cours qu'il se mit à professer dans l'amphithéâtre même de Bichat, était un cours d'opérations. Bientôt il donna une nouvelle édition du *Traité des maladies des voies urinaires*, puis, coup sur coup, il parut dans plusieurs concours de chirurgie avec un remarquable éclat.

Ainsi, M. Roux, élève de Bichat, et qu'on devait considérer comme son successeur, fit précisément le contraire de ce qu'avait fait son maître.

Bichat avait commencé par la chirurgie ; ses premiers maîtres avaient été Marc-Antoine Petit et Desault, son premier cours un cours d'opérations, ses premières publications des leçons et des mémoires de chirurgie. Mais bientôt ce beau génie se transforme, il se livre tout entier aux études physiologiques, et dans cette nouvelle carrière il acquiert rapidement une gloire impérissable. M. Roux, au contraire, venait à peine de fermer les yeux de son maître qu'il abandonne toute étude physiologique pour ne plus s'occuper que de chirurgie.

Si Desault eût vécu plus longtemps, a dit quelque part M. Roux, il est très vraisemblable que Bichat se serait mû à toujours dans l'orbite de ce maître chéri, et qu'il aurait pu laisser après lui la renommée d'un grand chirurgien au lieu de celle d'un célèbre physiologiste ; peut-être pourrait-on également dire de M. Roux que si Bichat eût vécu plus longtemps, il ne serait point sorti non plus de l'orbite tracée par son maître. Mais enfin, puisqu'au lieu de s'être illustré comme physiologiste, il a laissé après lui la renommée d'un grand chirurgien, nous devons maintenant le suivre dans cette autre sphère, et voir comment il est arrivé à cette célébrité.

La carrière des concours était alors, comme aujourd'hui, ouverte à tous les jeunes talents. M. Roux venait à peine d'y entrer, et déjà il allait se trouver en face d'un jeune homme que dévorait une vaste ambition, de celui qui devait être le plus redoutable et le plus constant de ses adversaires, de celui qu'il devait désormais rencontrer à chaque pas ; qui, partout et toujours, serait là pour lui barrer le passage ; qui allait peser ainsi sur toute sa destinée jusqu'au moment où, enlevé par une mort prématurée, il lui laisserait, comme un dernier fardeau, sa propre et écrasante succession.

On pense bien que c'est de Dupuytren que nous voulons parler. Pour la première fois, ces deux émules allaient se rencontrer. Dupuytren était de trois ans plus âgé que M. Roux, mais déjà que de différences entre ces deux jeunes hommes, dont l'un avait vingt-deux ans et l'autre vingt-cinq !

Nous avons vu avec quelle facilité, avec quelle insouciance M. Roux avait passé les premières années de sa jeunesse ; combien avait été léger pour lui le fardeau de la vie. Son père avait bien pu sans doute lui imposer quelque économie et borner ses dépenses ; mais ce jeune homme n'avait jamais été aux prises avec l'infortune ; il n'avait point reçu les sévères et fortifiantes leçons de l'adversité ! Dupuytren, au contraire, né dans une petite ville de la Haute-Vienne, ne doit sa première éducation qu'à la générosité d'une famille étrangère. Plus tard, il est obligé de partager avec un condisciple une modeste chambre que meublaient un pauvre lit, une table et trois chaises. C'est là que ce sérieux jeune homme inaugure ses longues études. Le sort ne lui accorde point ce bienfait des dieux, l'amitié d'un grand homme. Et qui sait s'il l'aurait accepté ? C'est aux premières places qu'il se sent lui-même destiné et que déjà il aspire ; lui qui, dans le champ de la science, n'a encore fait aucune conquête, lui qui n'aura point de Rubicon à traverser, il ose dire à ses camarades qu'il ne voudrait pas être le second dans Rome. Et qu'était-ce pour lui que Rome ? C'était ce sceptre de la chirurgie qu'il voyait en perspective et sur lequel déjà il aurait voulu porter la main.

Tel était l'adversaire avec lequel M. Roux allait se mesurer. Le prix du concours était la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu.

La victoire fut longtemps disputée. M. Roux, dans les épreuves orales et surtout dans les improvisations, se montrait supérieur à son adversaire ; déjà il avait cette richesse, cette abondance d'expressions qui le faisait courir, s'écarter, revenir et puis dépasser le but sans jamais pouvoir s'y maintenir. Dupuytren, sobre de paroles, mais plus méthodique et plus rigoureux, avait l'avantage dans les épreuves où le raisonnement et l'appréciation des faits sont de préférence requis. Dupuytren fut déclaré vainqueur, et il monta sur cette grande scène de l'Hôtel-Dieu où il devait acquérir une si haute renommée.

M. Roux, cependant, avait fait preuve d'un si beau talent et de con-

naissances si étendues, qu'à peu de temps de là il fut désigné par M. Frochot, préfet de la Seine, ponr remplir les fonctions de chirurgien en chef adjoint de l'hôpital Beaujon.

Ce modeste établissement, situé loin du quartier Latin et du tumulte des écoles, semblait destiné à recevoir ceux qni, sortis tout froissés de leurs conflits avec Dupuytren, avaient besoin, pour se remettre, de paix et de silence; M. Roux alla donc passer quelques années dans cette paisible retraite. Plus tard, le hon Marjolin, nommé chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, dut également aller dans cet asile chercher des malades à traiter, des élèves à instruire, et surtout des témoignages d'affection et de hienveillance; toutes choses qui lui auraient été refusées près d'un chef qui, non-seulement ne pouvait pas souffrir d'égal, mais qui ne voulait pas même qu'un second le suivît de trop près.

Quelques années d'nne vie peu active se passèrent donc ainsi ponr M. Roux, qui dut en frémir d'impatience, lorsque, en 1810, il fut assez heureux pour entrer dans la famille d'un grand chirurgien : M. Boyer lui accorda sa fille, et ohtint pour son gendre la place de chirurgien en second de la Charité.

Sous la direction d'un maître tel que Boyer, M. Roux aurait pu acquérir ce qui lui manquait, il aurait pu devenir à la fois un habile et un sage chirurgien; mais pour un génie aussi aventureux et aussi entreprenant que le sien, ce ne pouvait être qu'une contrainte perpétuelle. Boyer était son chef, les règlements le voulaient ainsi; M. Roux devait lui-même finir par reconnaître la nécessité et la sagesse de cette subordination : il a dit plus tard en fort bons termes, que c'était une autorité salutaire qui au besoin pouvait contenir la trop vive ardeur des jeunes chirurgiens et cette hardiesse trop grande qui naît trop facilement d'une trop grande indépendance. Mais dans les premières années de son adjonction à Boyer, loin de reconnaître et de hénir ce frein salutaire, il luttait chaque jour et déplorait ce qu'il appelait ses entraves.

C'ôtait, du reste, une étrange opposition entre ces deux caractères et ces deux genres de talent : l'imagination, le génie inventif et inquiet semblait perpétuellement aux prises avec la circonspection, la sagesse et le hon sens. M. Roux avait quelque chose de vaillant, de généreux et de chevaleresque; M. Boyer quelque chose de prosaïque, de railleur, mais de profondément sensé. Nous étions tous témoins de ces luttes in-

testines; les jeunes gens se déclaraient pour M. Roux, les hommes d'un âge mûr étaient plutôt pour M. Boyer: il semblait aux premiers que M. Roux était en chirurgie l'image de l'avenir, et que M. Boyer représentait le passé. M. Boyer trouvait, en effet, que la chirurgie était arrivée à son plus haut degré de perfection, que l'Académie royale de chirurgie y avait mis la dernière main, et qu'il n'y avait plus rien à ajouter. M. Roux s'écriait, au contraire: « Non, l'édifice de la science n'est pas encore achevé! non, l'art n'a point encore atteint ses dernières limites! »

Conviction généreuse et séduisante qui devait lui concilier tous les hommes d'avenir; aussi finit-il par l'emporter: triste et résigné, M. Boyer lui laissa le champ libre.

Quel usage M. Roux fit-il de cette indépendance? En quoi et comment a-t-il agrandi le domaine de la science? jusqu'où a-t-il reculé les limites de l'art? C'est là ce que nous allons examiner.

Le décès de Sabatier, survenu en 1811, venait de laisser vacante la chaire de médecine opératoire à la Faculté de médecine de Paris. La lice s'ouvrit de nouveau: Dupuytren et M. Roux se retrouvèrent en présence. M. Roux se montra brillant, Dupuytren profond; l'ancien élève des Bénédictins eut un avantage marqué sur son compétiteur dans la composition latine. On retrouve toujours les fruits de l'éducation littéraire; quand les humanités ont été imparfaites ou manquées, on ne peut les réparer, on demeure à jamais incomplet. Cependant Dupuytren fut de nouveau déclaré vainqueur, et il lui fut donné d'occuper la chaire de Sabatier.

Ce n'était plus, du reste, qu'une question de temps pour M. Roux, sa place était marquée dans le haut enseignement. En 1816, la mort de Petit-Radel et d'Alphonse Leroy avait laissé libres deux autres chaires. Par suite de permutations, celle de pathologie externe fut déclarée vacante; mais le concours était supprimé, la Faculté dut faire une présentation: ce fut le classique et populaire Marjolin qui fut porté en première ligne, M. Roux n'arriva qu'en seconde. Enfin, le 10 février 1820, justice fut rendue à M. Roux: Percy ayant donné volontairement et très à point sa démission, M. Roux fut présenté en première ligne, et le 4 mars suivant sa nomination fut approuvée.

Mais ce n'était pas seulement dans l'enseignement que devait briller

M. Roux, il devait aussi tenir un rang distingué dans les corps savants. Vers la fin de cette même année 1820, il avait été compris dans les premières nominations de l'Académie royale de médecine; il en devint un des membres les plus assidus et les plus actifs. L'Académie était alors divisée en trois grandes sections : M. Roux remplit, en 1825, les fonctions de secrétaire de la section de chirurgie ; en 1827, il en fut le vice-président; en 1828, il fut porté au fauteuil de la présidence.

M. Roux, cependant, ne pouvait s'en tenir là. L'Institut a dans la classe des sciences une section de médecine et de chirurgie, M. Roux devait naturellement aspirer à occuper un de ces fauteuils. En 1820, une place était devenue vacante par suite du décès de Percy. M. Roux s'était mis au nombre des candidats; ses titres étaient nombreux, mais son éternel adversaire, Dupuytren, s'était également mis sur les rangs; l'issue ne pouvait être douteuse : Dupuytren fut nommé à une imposante majorité. En 1829, une nouvelle vacance est déclarée dans la section; cette fois, une grande gloire militaire, Larrey, vient disputer cet honneur à M. Roux. M. Roux balance un moment les suffrages ; cinq voix seulement décident en faveur de Larrey. Enfin, à la mort de M. Boyer, en 1834, M. Roux est nommé au premier tour de scrutin.

Le voilà donc en possession de ces quatre joyaux tant désirés : il est membre de l'Institut, il est titulaire de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté, et chirurgien en chef d'un grand hôpital. Qu'a-t-il fait jusque-là, que va-t-il faire pour mériter toutes ces distinctions? En quoi a-t-il servi la science, et, nous devons aussi le demander, puisqu'il s'agit d'un chirurgien, en quoi a-t-il été utile à l'humanité?

Celui qui, jour par jour, voudrait raconter la vie d'un grand chirurgien, qui voudrait exposer tout ce qu'il a fait dans le cours d'une longue et laborieuse carrière, pourrait se dire comme l'historien latin : *Opus aggredior opimum casibus*. Mais il faut le reconnaître, M. Roux, autant qu'il était en lui, a rendu cette tâche facile pour tous ceux qui s'occuperont de ses travaux : il s'était fait lui-même son propre historien. Sa vie tout entière s'est passée dans l'éternel récit de ce qu'il avait fait; ses mécomptes eux-mêmes n'étaient point déguisés, c'étaient comme autant de drames qui servaient à orner ses narrations ; ce qui ne l'empêchait pas d'insister, et avec raison, sur les faits qui pouvaient lui faire le

plus d'honneur. Ainsi la première place était réservée à ceux qui se trouvent compris dans ce qu'on a nommé la chirurgie *réparatrice*.

Cette chirurgie réparatrice a été, il faut le dire, le triomphe de M. Roux : c'est dans cet ordre de faits qu'il a pu montrer toutes les ressources, toute l'étendue et toute la souplesse de son talent ; il y mettait un art infini, et souvent les plus beaux résultats couronnaient ses efforts.

Les ruines d'une maison se peuvent réparer, a dit le fabuliste :

Que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !

Eh bien, messieurs, grâce à son génie inventif, à sa merveilleuse adresse, M. Roux a su plus d'une fois procurer cet avantage ; il a su réparer d'affreuses ruines du visage, non celles, sans doute,

Qui sont des ans l'irréparable outrage,

mais les ruines bien plus profondes et bien plus hideuses, qui sont produites par des lésions accidentelles, par des mutilations, ou celles qu'apportent en naissant quelques êtres déshérités.

Cet édifice humain, si longuement et si merveilleusement organisé dans le sein de la mère, peut arriver au monde inachevé, imparfait, ou même déformé ; il semble, en certains cas, que la nature s'est trouvée en retard, et qu'elle s'est ainsi laissée aller à ce qu'on nomme des *arrêts de développement ;* d'autres fois, il semble qu'elle a précipité son travail, poussé trop loin son œuvre, et commis des *excès de développement*. De là autant de difformités que l'art peut être appelé à réparer. Mais pour combler ces vides, pour refaire ces murailles vivantes, où prendre des matériaux ? De quel ciment se servir pour les faire adhérer, et comment y entretenir la vie ? C'est ici que doit se montrer, et dans tout son éclat, le génie chirurgical ; il intervient dans l'œuvre du Créateur et travaille en quelque sorte de compte à demi avec la nature. Mais, d'un autre côté, quel courage, quelle patience, ne faut-il pas chez les pauvres malades pour supporter ces longues, ces sanglantes et douloureuses manœuvres ? J'en veux citer un seul exemple pris, bien entendu, dans la pratique de M. Roux.

Une jeune fille, à peine âgée de vingt et un ans, était venue réclamer ses soins : elle avait au côté gauche de la face une large et hideuse ou-

verture qui venait se confondre avec la bouche; on voyait à nu des portions osseuses, et comme, de ce côté, la mâchoire était privée de dents, la langue, mal contenue, faisait saillie hors de la bouche et ajoutait à cette difformité. Il ne fallut pas moins d'une année pour réparer cet affreux désordre, et sept fois on dut recourir à de nouvelles opérations. C'était la malade qui à chaque fois suppliait M. Roux de se remettre à tailler d'autres lambeaux dans les parties voisines. Douée d'un courage surhumain, d'un courage de femme! cette pauvre malade, loin d'hésiter, se montrait, à chaque nouvelle tentative, plus résolue et plus résignée; après cinq opérations, cependant, elle se trouvait à peu près comme au premier jour. Et ici on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, ou de l'inébranlable fermeté de la patiente, ou de l'ingénieuse persévérance de l'opérateur. Enfin celui-ci fut assez bien inspiré pour imaginer un procédé qui lui permit tout à la fois de refaire une portion de la joue et du nez; les lambeaux cette fois demeurèrent en place: le plus difficile était fait, la septième opération n'eut d'autre but que de rattacher une partie de la lèvre supérieure au bord de la joue reconstituée.

La pauvre fille fut enfin payée de sa constance et de ses peines; quelques cicatrices sillonnaient encore sa joue, mais elle pouvait du moins rentrer dans la société et ne plus y être un objet de dégoût et d'horreur: ceci lui suffisait. Et je dirai que, arrivée à ce point, elle montra plus de sagesse et de raison que son opérateur. Celui-ci, qui ne voyait dans tout cela qu'un véritable travail d'art, aurait voulu atteindre un plus haut degré de perfection; il soutenait qu'en pratiquant du côté gauche une nouvelle incision, il pourrait donner plus de régularité et de symétrie à la bouche. « J'avais le désir, a-t-il écrit depuis, de compléter l'œuvre qui m'avait occupé si longtemps. La malade s'y refusa. Elle avait voulu, disait-elle, ne plus être un objet de pitié et de dégoût, elle ne céderait pas à un mouvement de coquetterie. »

Quelques détails, donnés par M. Roux lui-même, montrent, du reste, que le cœur de cette jeune fille était à la hauteur de son caractère. « Durant le long séjour, dit-il, qu'elle fit à l'hôpital, elle avait conçu pour l'une de ses compagnes de malheur la plus tendre affection, et elle s'était imposé le pieux devoir de lui venir plus tard en aide, en partageant avec elle le produit de son travail: fidèle à l'engagement que son âme compatissante lui avait fait prendre, on la vit, en effet, pourvoir aux

besoins de la jeune femme, à laquelle elle s'était attachée uniquement parce qu'elle avait cru voir qu'elle était plus infortunée qu'elle-même. »

Mais ceci devient une digression, ne quittons pas la pratique de M. Roux. J'ai dit tout à l'heure que, dans cette merveilleuse construction de l'édifice humain, la nature semblait parfois avoir manqué de temps pour achever certaines parties. Il peut se faire, en effet, que les deux moitiés du corps ne se soient pas réunies complétement dans le sein de la mère, et que la division médiane persiste en quelques points, par exemple à l'égard de la lèvre supérieure, et alors il en résulte ce qu'on nomme un *bec-de-lièvre*. Il peut se faire aussi que cette même division se montre plus en arrière, et qu'elle partage en deux moitiés cette membrane délicate et mobile tendue au fond de la bouche, qu'on nomme le *voile du palais*. De là un timbre particulier de la voix et un vice remarquable de prononciation.

Cette difformité n'est point rare : de tout temps on l'avait observée, et bien souvent, sans doute, l'idée avait dû venir aux chirurgiens de chercher à y remédier par un procédé semblable à celui qu'on emploie pour le bec-de-lièvre, c'est-à-dire en pratiquant quelques points de suture. Mais comment aller placer des aiguilles et des fils sur les bords fraîchement avivés d'une membrane si mince et si mobile ? Et comment les maintenir en place pendant plusieurs jours ? A M. Roux était réservé l'honneur de surmonter toutes ces difficultés, et son coup d'essai fut un coup de maître.

Dans le cours de l'année 1819, un jeune médecin, originaire du Canada, était venu trouver M. Roux. Le timbre de sa voix trahissait déjà la nature de son infirmité. Il raconta à M. Roux qu'il était né avec cette fâcheuse division du voile du palais. M. Roux, en examinant ce vice de conformation, s'aperçut que, dans certains mouvements de déglutition, les bords de la division se rapprochaient assez exactement l'un de l'autre. Ce fut pour lui un trait de lumière : il conçut tout aussitôt la possibilité de les maintenir ainsi rapprochés l'un de l'autre, et communiqua cette idée au jeune médecin, qui, séduit par l'espoir de recouvrer le libre usage de la parole, consentit avec joie à tout ce que voudrait faire M. Roux.

L'opération, pratiquée en présence d'un petit nombre de personnes, réussit complétement. Le timbre de la voix prit tout aussitôt un autre

caractère, et, après quelque temps d'exercice, les mots furent parfaitement articulés.

C'était un beau succès que venait d'obtenir là M. Roux. Il appela cette opération la *staphyloraphie*, dénominatiou beureuse qui entra de pleiu droit dans la nomenclature chirurgicale; car elle exprimait une chose nouvelle et par uu mot judicieusement formé.

Chacun reudit hommage au génie iuveutif et à l'habileté de l'opérateur. M. Roux lui-même crut devoir mettre de côté toute fausse modestie, disant qu'on ue comprenait peut-être pas assez combien c'était chose beureuse que la chirurgie possédât enfin les moyens de restaurer le voile du palais. C'était cbose beureuse, assurémeut; toutefois, quelques catastrophes vinrent prouver que, même dans cet ordre de faits, on ne saurait avoir l'assurauce de porter toujours impunémeut l'acier tranchaut sur des parties vivantes.

Que de fois n'a-t-ou pas eutendu M. Roux raconter lui-même l'histoire de ces trois jeunes gens nés en Irlande, modèles de l'affectiou fraternelle, qui, à l'insu de leur mère, ou du moins en lui cacbaut le véritable but de leur voyage, et en voulant lui ménager le plaisir d'uue surprise, s'étaieut rendus à Loudres, et de Londres à Paris, pour se confier à ses soins?

Ils étaieut, il est vrai, daus de fâcheuses conditions morales: le cbagrin d'avoir agi contrairement au désir de leur mère assombrissait toutes leurs idées; il leur semblait qu'une fatalité étrange pesait sur eux, et cette pensée les remplissait de funèbres pressentiments. Ainsi, celui qui devait subir l'opération, plus triste et plus inquiet que ses frères, va visiter les hauteurs de Montmartre, et entre par hasard dans le cimetière voisiu; il parcourt ces tristes lieux, et, à l'aspect de ces tombes, il ne peut s'empêcher de dire: « Si je meurs, c'est peut-être ici quc je serai enterré! »

M. Roux, plein de confiance, comme toujours, avait fait tous ses efforts pour lui inspirer une pleine et entière sécurité. L'opération, du reste, fut des plus simples: elle dura aussi peu de temps que le comportait une division bornée au voile du palais; mais elle était à peine terminée, que se déclarèrent les accidents les plus graves et les plus alarmants; et cinq jours après, cet infortuné jeune homme expirait dans les bras de ses deux frères.

Quelle avait pu être la cause d'accidents aussi formidables, aussi rapidement mortels? C'était là ce que M. Roux s'était naturellemeut de-

mandé. L'autopsie n'avait pas été pratiquée : aurait-elle pu lui apprendre quelque chose ? M. Roux en doutait, et avec raison. Il était cependant quelques enseignements que M. Roux aurait pu tirer de cette mort si rapide et si imprévue. Et d'abord, c'est que si ce repli membraneux qu'on appelle le *voile du palais* occupe peu d'espace, s'il est mince, traversé d'un petit nombre de vaisseaux et de nerfs, il n'en fait pas moins partie intégrante de ce tout animé, sensible et sans cesse agité par le souffle de la vie ; il aurait pu aussi en conclure que des sympathies mystérieuses établissent une effrayante solidarité entre tous les organes de l'économie, et qu'en portant le fer sur ceux qui paraissent avoir le moins d'importance, on entame la vie elle-même.

C'est là sans doute ce que paraissent redouter les chirurgiens qui ont vieilli dans l'exercice de leur art ; et de là cette prudence, cette circonspection qui de plus en plus les éloigne de la pratique des opérations et les leur fait sans cesse ajourner.

Il est cependant une chirurgie qui ne comporte pas ces ajournements, qui souvent même ne permet pas la moindre hésitation : c'est celle qu'on pourrait nommer la *chirurgie conservatrice.* Celle-ci n'a plus pour but de remédier à des vices de conformation ou de corriger des défectuosités organiques compatibles avec la vie, elle a pour unique objet la conservation même de l'existence, ou du moins sa prolongation ; parfois même c'est un simple sursis qu'elle vient donner, et ce sursis est encore un bienfait. La chirurgie n'a plus ici les prétentions qu'elle avait tout à l'heure ; elle ne restaure plus : elle ne perfectionne plus : elle empêche de mourir ! Mission impérieuse et sacrée qu'il ne faut jamais perdre de vue.

C'est sur les champs de bataille que cette chirurgie se montre dans tout son éclat ; mais, sans sortir de la pratique civile, assez de cas s'offrent à nous dans lesquels l'art doit intervenir et dans lesquels il doit donner des secours aussi prompts, aussi intelligents que s'il s'agissait des accidents de guerre. Or, c'était surtout dans ces graves circonstances que se montrait encore la supériorité de M. Roux.

Par ses connaissances profondes en anatomie, par la justesse de son coup d'œil et la promptitude de ses résolutions, M. Roux était en quelque sorte l'homme de la circonstance. Là où d'autres sont pris d'un trouble insurmontable et se trouvent comme paralysés, M. Roux se sentait parfaitement à l'aise : rien ne le troublait, rien ne le déconcertait ; et cela

au milieu des dangers les plus pressants, dans ces larges et profondes blessures, par exemple, où des vaisseaux importants ayant été ouverts, le sang s'échappe à flots et la vie semble se répandre avec lui. Quelle sagacité, cependant, et quelle adresse ne faut-il pas alors pour découvrir quelle est la source du sang et pour aller chercher l'artère qu'on doit lier? Or, je le répète, ces difficultés, ces dangers, loin d'effrayer M. Roux, avaient pour lui un invincible attrait. Aussi se plaisait-il, dans ses leçons, à les rappeler de préférence, à dire comment il les avait reconnus et comment il s'en était rendu maître. Quant aux cas ordinaires, à ceux qui ne lui avaient offert aucune difficulté, c'est à peine s'il daignait en parler, ou, s'il le faisait, c'était avec un souverain mépris. « Quoi de plus vulgaire, disait-il, quoi de plus commun et de moins curieux que ces ligatures d'artères de moyen ordre, presque toutes placées superficiellement et presque toutes accessibles à la main du chirurgien? »

Il aurait volontiers fait fi de ces pauvres blessés si peu intéressants pour la grande chirurgie.

« Mais il n'en est pas de même, reprenait-il avec satisfaction, des cas où j'ai eu à appliquer les ressources de l'art au foyer même des grandes hémorrhagies, sur la plaie de l'artère et au lieu d'émergence. Ceux-là seuls, ajoutait-il, pouvaient offrir un véritable intérêt, puisqu'il s'agissait d'artères d'un calibre considérable. » Voilà comment M. Roux entendait la pratique de la haute chirurgie, de celle, du moins, dans laquelle l'homme de l'art peut espérer de trouver quelque illustration.

Mais, outre ces blessures si graves, si difficiles à fermer, les artères peuvent éprouver d'autres lésions; elles peuvent se dilater dans une portion de leur étendue et former ainsi des tumeurs, quelques-unes de leurs tuniques peuvent se rompre: de là autant de maladies distinctes qu'on a appelées *anévrysmes*. Ici encore il n'y a pas à attendre, il n'y a pas d'ajournement possible; abandonnées à elles-mêmes, ces lésions ont presque toujours une issue funeste: la chirurgie doit donc encore intervenir. Mais comment peut-on obtenir la guérison de ces tumeurs, de ces dilatations artérielles? Un seul moyen peut offrir des chances de succès: il faut intercepter le cours du sang dans l'artère, il faut y amener une oblitération permanente. Or, pour arriver à ce résultat, il est plusieurs procédés auxquels on peut recourir. M. Roux n'en a inventé aucun; mais, à une époque où les travaux des chirurgiens étrangers étaient peu

connus parmi nous, il a eu le mérite de faire triompher en France une méthode simple, rationnelle et souvent efficace : c'est celle qu'on désigne sous le nom de *méthode de Hunter*, et qui consiste à aller placer une ligature au-dessus de la tumeur et dans une partie saine de l'artère.

Toutes ces opérations, on le voit, rentrent essentiellement dans la chirurgie conservatrice : il s'agit toujours de remédier à des lésions qui intéressent directement l'existence. Mais il peut se faire que la chirurgie, sans perdre ce caractère, n'ait plus à écarter des dangers aussi imminents ; il peut se faire qu'elle ait seulement pour but de conserver une partie du corps, un membre, par exemple. Ainsi, l'homme de l'art est appelé ; il constate que l'os seul est malade ; les parties molles sont parfaitement intactes : faut-il amputer ce membre? faut-il pour cela et dans tous les cas mutiler le malade? C'était trop souvent le parti qu'on prenait en d'autres temps. M. Roux a prouvé par des faits que, dans la plupart des cas, on peut se borner à retrancher la portion d'os malade, que cette portion se trouve dans la continuité d'un os long ou à une extrémité articulaire, ou bien, enfin, dans toutes les parties contiguës d'une articulation. On diminue ainsi la longueur du membre, mais du moins on le conserve.

Ici M. Roux a eu le mérite d'une invention : on lui doit un nouveau procédé pour la *résection* des os du coude. Lui-même a exposé, en d'autres temps, à l'Académie, trois cas de succès ; et j'ajoute que ce procédé est d'autant plus précieux, qu'il épargne plus de douleurs au malade, et qu'au lieu de trois incisions il n'en exige que deux ; circonstances qui n'étaient pas toujours prises en grande considération par M. Roux, mais dont nous ne devons pas moins tenir grand compte.

Il faut dire maintenant que cet habile opérateur n'excellait pas seulement dans ces grandes et douloureuses manœuvres : chacun de nous a pu voir avec quelle aisance et avec quelle dextérité il procédait à ces minutieuses et délicates opérations qui semblent exiger, de la part du chirurgien, des études toutes spéciales et presque exclusives. Nous citerons comme exemple celles qui se pratiquent sur l'œil et sur ses dépendances. On sait que la nature a placé dans cet admirable instrument d'optique une lentille ; que cette lentille peut perdre sa transparence et devenir un obstacle à la vision : c'est la *cataracte*. Pour rétablir la vision, il faut abaisser le cristallin devenu opaque, ou l'extraire : d'où

deux procédés, celui de l'*abaissement* et celui de l'*extraction*. Pour M. Roux, le choix ne pouvait être douteux : c'était l'extraction qu'il devait pratiquer presque exclusivement, puisque Dupuytren pratiquait de préférence l'abaissement. Et ici, pour donner une idée de l'étendue de sa pratique, il nous suffira de dire qu'en moins de quatre années il rendit ses élèves témoins de plus de trois cents opérations de cataracte.

D'après tout ce que nous venons de dire, on comprendra facilement quelle était la prodigieuse activité de M. Roux dans cette pratique journalière des opérations, activité très louable tant qu'elle s'est exercée dans les limites de la chirurgie *conservatrice;* je pourrais même ajouter qu'en le voyant à l'œuvre, dans ces moments critiques et décisifs, on ne pouvait s'empêcher de reconnaître combien ici la chirurgie semble l'emporter sur la médecine.

La médecine, en effet, dans les cas les plus heureux et qui paraissent lui faire le plus d'honneur, ne peut jamais revendiquer à elle seule le bénéfice de la guérison, la nature est toujours là pour en réclamer sa part; tandis que la chirurgie, dans l'ordre de faits dont nous venons de parler, peut soutenir à bon droit que si elle n'était intervenue, le malade aurait péri.

Mais, d'un autre côté, il ne faut pas oublier que si la médecine ne peut aspirer à de semblables triomphes, si elle ne peut se dire aussi essentiellement conservatrice, on ne saurait non plus faire peser sur elle, en un autre sens, la même responsabilité que sur la chirurgie; on est, en effet, obligé de reconnaître que, dans ses revers les plus fâcheux, dans ses sinistres les plus rapides, et lorsque toutes ses prévisions ont été démenties, la nature est encore là pour assumer une part incontestable, tout au plus peut-on l'accuser d'avoir laissé mourir le malade.

La chirurgie, au contraire, soit erreur, soit fatalité, et je parle ici de celle qui est exercée par les plus habiles et les plus éminents, la chirurgie peut être parfois accusée et positivement convaincue d'avoir tranché le fil des jours du malade.

M. Roux, pour sa part, ne le savait que trop, et c'est avec une entière franchise qu'il avouait ses malheurs; il est le premier, peut-être, qui ait eu le courage de classer ses opérations suivant que l'issue en avait été heureuse ou malheureuse : c'est ce qu'il a fait pour ses opérations de l'anévrysme par la méthode de Hunter. Il groupe d'abord ce qu'il appelle

ses *succès*, ajoutant (lui seul pouvait trouver de ces mots) que c'est la partie la plus *riante* de son tableau; puis il réunit en un second groupe ce qu'il nomme ses *revers*. Mais tout cela sans en être déconcerté le moins du monde, et sans rien perdre de sa confiance : c'est un homme de guerre qui parle de ses défaites, et qui sait que les armes sont journalières; il n'éprouve qu'un regret, c'est de se sentir trop âgé pour pouvoir prendre sa revanche : « Si j'étais moins avancé dans ma carrière, écrivait-il dans ses dernières années, si j'étais encore à l'âge des longs espoirs, je pourrais du moins former le vœu de compenser ces revers par de nombreux succès! »

Mais M. Roux allait plus loin dans ses aveux : les échecs dont nous venons de parler peuvent survenir dans l'exercice de la chirurgie la plus sage, la plus prudente; il en est d'autres, au contraire, qui doivent marquer douloureusement dans la vie d'un chirurgien, ce sont ceux qui résultent de méprises ou d'erreurs. Or M. Roux n'a pas non plus reculé devant ces aveux : « Deux fois, entre autres, disait-il, il m'est arrivé d'ouvrir l'artère crurale, et deux fois j'ai été ainsi l'artisan de blessures mortelles! Loin de jeter un voile sur ces faits, ajoutait-il, je me propose, au contraire, de les faire connaître dans tous leurs détails, afin qu'ils servent d'enseignement aux jeunes chirurgiens. »

Ces aveux sont louables, messieurs; ils témoignent de la sincérité, de la bonne foi du chirurgien qui ne craint pas de les faire. Mais si de pareilles catastrophes doivent laisser de douloureux souvenirs dans l'âme du praticien, alors même qu'elles sont survenues dans la pratique de cette chirurgie que nous avons nommée conservatrice, que dirons-nous de ces mêmes échecs quand nous les voyons se répéter coup sur coup dans l'exercice de cette autre chirurgie, trop usitée de nos jours, et que nous n'osons ici qualifier?

Il est, en effet, des opérations tellement en dehors de la saine pratique, tellement extraordinaires, que rien ne saurait les justifier, et qui cependant sont, pour quelques chirurgiens, un objet d'amour-propre et d'ambition : c'est à qui ne se laissera point dépasser dans cette route sanglante. Or M. Roux, je le dis à regret, bien qu'arrivé à la maturité de l'âge et à l'apogée de sa réputation, M. Roux n'a pas toujours su résister aux entraînements de cette intempestive chirurgie. Du reste, c'était avec un complet désintéressement qu'il se livrait à ces hasar-

deuses tentatives, personne moins qne lui ne songeait à en faire une question de lucre ou de spéculation; il n'y voyait qu'nne question d'art, de difficnltés vaincues, et puis il ne voulait rester en arrière de personne.

Nous avons vu que, dès les premiers temps de son entrée à l'hôpital de la Charité, M. Roux avait cherché à se distinguer par l'importance et par la nouveauté des opérations qu'il voulait pratiquer; nous avons dit quelles avaient été les résistances de Boyer. Mais il vint une époque où M. Roux, délivré de tout contrôle, débarrassé de toute entrave, pût obéir pleinement à toutes ses inspirations, et ne plus écouter que son propre génie: ce fut lorsque la mort de Dupuytren lui eut ouvert les portes de l'Hôtel-Dieu.

Il était enfin à la tête de la chirurgie française. Jusque-là, toutes les fois qu'il avait voulu s'élever, il avait rencontré Dupuytren, et Dupuytren l'avait arrêté.

Que si parfois il était parvenu à se placer sur la même ligne que Dupuytren, c'est que, sur cette même ligne, il y avait plusieurs places; là où il n'y en avait qu'une, c'était Dupuytren qui l'occupait. Il ne pouvait y avoir qu'un premier chirurgien du roi, c'était Dupuytren qui avait cet insigne honneur; il ne pouvait y avoir alors qu'un chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, c'était Dupuytren qui occupait ce poste, et si M. Roux va enfin y parvenir, c'est que la mort de son rival lui laissera le champ libre.

C'était comme un dernier concours qui allait s'ouvrir entre ces deux chirurgiens : ce vaste établissement qu'on nomme l'Hôtel-Dieu était encore tout plein de la mémoire de Dupuytren; l'ombre de ce grand chirurgien semblait encore errer dans ces longues salles, grave et silencieuse comme autrefois.

Ses internes, qui sont aujourd'hui, pour la plupart, des praticiens distingués, étaient demeurés en fonctions; lorsqu'ils se trouvaient rénnis, l'esprit de leur maître était avec eux, et semblait leur communiquer quelque chose de sa sévérité, de sa hanteur et de son dédain. Pour eux, M. Roux, comparé à Dupuytren, ne pouvait être qu'un personnage très secondaire.

On dit qu'effrayé lui-même de cette lourde succession, M. Roux hésita longtemps à l'accepter; s'y étant enfin décidé, on sait comment il fut accueilli, et les préventions qu'il eut à surmonter.

Et cependant voyez de ces deux chirurgiens, Dupuytren et M. Roux, lequel aurait dû plutôt se concilier la faveur de la jeunesse. L'un était un homme au port sombre et majestueux; on le voyait marcher en avant des élèves, le visage hautain et soucieux; chacun se découvrait sur son passage et le suivait en silence. L'autre se montrait le visage ouvert, satisfait et souriant, faisant à tous bon accueil, obligeant, serviable, et cherchant ainsi à grossir l'escorte un peu bruyante dont il partageait lui-même la gaieté.

Chez Dupuytren, l'éducation littéraire laissait à désirer, il y avait même dans l'éducation morale des lacunes qu'il n'avait pu réparer; mais tout en lui imprimait le respect et tenait à distance; sa parole, de même que son attitude et son geste, était simple, sévère et presque auguste.

M. Roux visait à l'élégance et brillait par d'autres côtés; sans doute il y avait des répétitions, des incidences interminables dans toutes ses allocutions, mais quelle richesse de souvenirs, quelle finesse dans les aperçus! Et tout cela sans apprêt, sans affectation, avec un charme, un abandon, une bienveillance dont rien n'approche.

Mais comme les juges de ce dernier concours étaient tous instinctivement hostiles à M. Roux, ils trouvaient que cette parole du téméraire successeur de Dupuytren n'était que diffuse, prolixe, pleine d'ambages et de circonlocutions, embarrassée de réticences, de synonymies et d'atténuations perpétuelles; tandis que la parole élevée, exacte et sentencieuse de Dupuytren était restée dans leur souvenir comme un modèle classique de correction, de justesse et de clarté.

Il faut avouer, du reste, que dans ses premiers actes et dans sa manière de procéder, M. Roux se conduisit de telle sorte qu'il parut justifier les préventions qui existaient contre lui. M. Roux, succédant à Dupuytren, s'était imaginé, dans sa bouillante ardeur, que pour effacer ce grand praticien il fallait agir, et agir beaucoup.

Il oubliait que ce qui avait élevé si haut la renommée de son prédécesseur, ce n'était ni le nombre ni la nouveauté des opérations qu'il avait pratiquées, mais bien ce jugement exquis, cette sûreté de diagnostic, et cette rare prudence qu'il apportait dans chacun de ses actes. Il est vrai qu'il y mettait un peu d'artifice et d'ostentation, et qu'au fond le salut des malades l'inquiétait peut-être moins que le soin de sa propre

réputation; mais comme, après tout, ces deux choses étaient inévitablement liées, ces minutieuses précautions, ces profonds calculs tournaient, en définitive, au profit des malades.

Encore quelques mots, messieurs, et j'aurai terminé ce parallèle déjà si souvent repris entre ces deux illustres praticiens. Il semble qu'après ce dernier rapprochement dans les salles de l'Hôtel, et alors que tous les deux sont descendus dans la tombe, il n'y ait plus de comparaison à établir, de parallèle à suivre; il est cependant un tribunal devant lequel ils auront encore à comparaître, qui seul portera sur eux un suprême jugement : je veux parler du concours qui s'ouvre pour tous les hommes célèbres devant la postérité.

L'histoire de la chirurgie aura alors à faire connaître ce que Dupuytren a fait pour étendre les limites de l'art, quelles ont été ses inventions, ses découvertes, tous ses travaux enfin, et l'on verra s'il a laissé ou non de quoi justifier et maintenir cette hautaine suprématie si laborieusement acquise.

M. Roux, de son côté, sera jugé au même point de vue; le témoignage des contemporains sera sans doute invoqué, mais c'est en définitive sur pièces que leurs services seront appréciés. Il semble que M. Roux en appelait pour lui-même à ces temps éloignés quand il disait qu'on peut espérer de vivre, et de vivre éternellement dans la mémoire des hommes, lorsque après soi on laisse de grands travaux; tandis que le talent du professeur, n'étant que viager, s'éteint et meurt avec celui qui le possédait.

Aussi M. Roux, plus soucieux que Dupuytren de la postérité, a laissé de nombreux et importants ouvrages. Dès 1809, il avait publié un volume de *Mélanges de chirurgie*. Il obéissait alors au goût de l'époque, il s'y livrait à d'ingénieux essais de classification; lui aussi, à l'exemple de Pinel, voulait appliquer l'analyse à la chirurgie, et déjà il avait classé les plaies, les fractures et les hernies, en attendant qu'il pût donner une classification méthodique de toutes les opérations chirurgicales.

En 1813, il fit paraître la première partie d'un *Traité de médecine opératoire*. Ses prétentions ici étaient toutes différentes. Il ne voulait rien moins (il le déclare dans sa préface) qu'élever à la chirurgie un monument digne de l'époque où il vivait. Il savait cependant que le savant et judicieux Sabatier venait de remettre sa *Médecine*

opératoire au courant de la science, en attendant qu'une troisième édition, faite par MM. Sanson et Bégin, sous les yeux de Dupuytren, l'élevât de nouveau au niveau des connaissances les plus récentes; mais M. Roux méconnaissait alors sa véritable vocation. Plus tard, cherchant à expliquer pourquoi il n'était pas allé au delà de cette première partie, il avouait qu'il n'était point né pour la composition d'un ouvrage didactique de longue haleine; il y a plus, il regrettait d'avoir publié ces deux volumes : « Je voudrais, disait-il, que cette publication fût considérée comme nulle et non avenue. » Cependant, pour être juste, il faut dire que M. Roux y avait traité l'histoire des anévrysmes d'une manière plus approfondie et avec plus de développement que ne l'avait fait Sabatier.

Deux ans après, en 1815, M. Roux fit paraître la célèbre relation de son *Voyage à Londres*.

Après une guerre qui avait si longtemps séparé les deux pays, et qui dans les sciences les avait rendus, non pas hostiles, mais presque complétement étrangers l'un à l'autre, c'était une heureuse idée d'aller sur les lieux examiner quel était alors l'état de la chirurgie anglaise, et d'en faire le parallèle avec la chirurgie française.

M. Roux avait pu se dire que le pays qui avait eu la gloire de donner naissance à Harvey et à Jenner, qui avait fait connaître au monde la circulation du sang, et qui l'avait doté des bienfaits de la vaccine, pouvait avoir fait en chirurgie des découvertes dont notre pays profiterait.

Grâce à lui, des noms jusque-là à peu près inconnus parmi nous devinrent bientôt aussi célèbres qu'ils l'étaient par delà le détroit : c'était Abernethy, A. Cooper, Brodie, Travers, Lawrence, Ch. Bell, et tant d'autres.

Mais ce qui dut causer une véritable surprise au chirurgien français, ce fut de voir qu'en chirurgie, comme en toute chose, cette forte race anglo-saxonne ne reculait devant aucune difficulté.

Lui qui croyait avoir été aussi loin que personne dans la ligature des grosses artères, il apprit avec un mélange d'admiration et d'étonnement que A. Cooper avait lié la carotide primitive; que sept fois l'artère iliaque externe avait été interceptée; qu'on avait également porté des ligatures sur l'artère sous-clavière en dedans des scalènes, et qu'enfin on parlait de lier l'artère innominée! Mais, disait M. Roux, j'ose à peine faire mention d'un tel projet!

Y avait-il cependant, dans ces sortes de faits et dans quelques autres relatés par M. Roux, de quoi établir la suprématie de la chirurgie anglaise sur la chirurgie française? M. Roux certainement ne le pensait pas; mais par une singularité que rien ne saurait expliquer, après s'être posé cette question, il se récuse à raison de sa qualité de Français, et alors, dans une longue suite de paragraphes, il expose comparativement les services rendus par les deux nations à la chirurgie, disant à chaque fois que ce serait à quelque chirurgien célèbre d'une autre nation qu'il appartiendrait de décider de quel côté est la supériorité.

Ce n'est pas, je le répète, qu'on ne sente où M. Roux veut en venir, son jugement ressort de l'exposé même des faits; mais c'était une forme littéraire qui lui semblait de bon goût, et à laquelle il se laissait aller.

M. Roux, du reste, comme beaucoup d'hommes riches de leur propre fonds, a plus d'une fois placé d'excellentes choses dans des cadres au moins très étranges. J'en veux citer un curieux exemple. Il s'était chargé de prononcer un discours lors de l'inauguration de la statue de Fourrier, à Auxerre. Or, après avoir exprimé dans son préambule le regret de ne voir à cette solennité ni M. Arago, qui aurait si bien représenté l'Académie des sciences, ni M. Cousin, qui aurait si bien parlé au nom de l'Académie française, ni M. Jomard, qui aurait si dignement rappelé l'Institut d'Égypte, M. Roux n'imagine rien de mieux que de mettre tout ce qu'il a à dire, sans en excepter une phrase, dans la bouche de ces trois académiciens, et de les faire successivement et très longuement parler au pied de la statue de Fourrier. Tout ce qu'il leur fait dire est excellent; on est même forcé d'admirer cette souplesse de talent, cette richesse d'imagination qui lui fait ainsi prêter à ces hommes célèbres des paroles qu'ils n'auraient pas désavouées; mais on éprouve quelque regret de voir un homme de talent faire un pareil abus de son esprit.

M. Roux a été plus heureux dans son double *éloge de Bichat et de Boyer*, discours prononcé dans la séance de rentrée de la Faculté du 5 novembre 1851. Il y avait là, il est vrai, pour M. Roux un grand attrait; il allait, et devant un immense concours d'élèves, revenir sur sa vie tout entière : Bichat, c'était les plus belles années de sa jeunesse, Boyer, c'était les années encore brillantes de son âge mûr.

Lui-même avoue, du reste, très naïvement, qu'il lui eût été impossible de ne pas se mettre en scène. « Comment donc, disait-il, aurais-je pu

peindre Bichat et Boyer, si je m'étais tenu tout à fait dans l'ombre? ou, ce qui eût été plus difficile encore, si je m'étais mis en dehors du cadre? M. Roux parla donc de lui, et il le fit avec un remarquable succès, surtout lorsqu'il fut question de Bichat.

Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis la mort de ce grand physiologiste, et on allait voir, on allait entendre celui qui l'avait vu, qui l'avait entendu, qui avait vécu dans son intimité! Ce n'était ni cette notice exacte, ni ce récit animé, qui devait faire le plus d'impression sur l'auditoire, c'était le narrateur lui-même, c'était ce véridique témoin, ce disciple bien-aimé, qui, après cinquante ans, allait nous dire : je l'ai vu, c'est ainsi qu'il était; je l'ai entendu, voilà ce qu'il disait.

Aussi cet amphithéâtre tout à l'heure si agité, si bruyant, se tenait dans un profond et religieux silence, quand M. Roux, cherchant à peindre Bichat, disait quel était son port, sa douce physionomie, comment sa chevelure d'un brun clair, légèrement ondulante, ne couvrait qu'à demi un de ces fronts larges et purs, qui décèlent une grande intelligence; quand il ajoutait que sa figure avait au plus haut degré l'expression de la douceur et de la bonté.

On avait Bichat sous les yeux : mais pour donner une âme à cette image, pour vivifier ces regards, et rendre la parole à ces lèvres, M. Roux se mit à dire quel était le charme de son élocution, cet accent si plein de conviction et de chaleur; comment, lorsque parfois les mots venaient à lui manquer pour rendre sa pensée, il ne reprenait le cours de sa période qu'après avoir porté ses regards en haut, et fait entendre un cri particulier. Sa voix frappe encore mon oreille, ajoutait M. Roux; et, pour compléter l'illusion, en racontant cette particularité, M. Roux portait lui-même ses regards en haut, et imitait cette voix chérie qui vibrait encore dans sa mémoire. J'en appelle à tous ceux qui étaient présents; ce demi-siècle qui nous séparait de Bichat avait disparu pour nous tous; Bichat était là plein de vie et de jeunesse, les yeux tournés vers le ciel, et les sons, partis naguère de sa bouche, semblaient n'avoir fait que traverser l'oreille de M. Roux pour venir frapper la nôtre!

L'éloge si franc, si complet et si vrai de Boyer, a été une bonne action de la part de M. Roux, il a savamment exposé tout ce que la science doit à Boyer; sans doute, il y parle encore un peu trop de lui-même, mais en cela il n'est que vrai; ainsi, quand il dit que Boyer ne chercha chez

ceux à qui il voulait donner ses filles, ni des titres, ni une grande fortune, mais de l'honnêteté, un cœur droit et un avenir en perspective ; c'est lui-même qu'il désigne, sûr de ne pas être démenti. Ce qu'il avait apporté en dot pour sa part, c'était bien, en effet, une grande honnêteté, un cœur droit, et le temps a prouvé qu'il devait tenir ce qu'il offrait en perspective. Il est beau, messieurs, il est glorieux, à la fin d'une longue carrière, de pouvoir prendre à témoin tout un demi-siècle, ayant ainsi la conscience d'être demeuré honnête et droit, même étant devenu célèbre!

Mais comme il fallait cependant que M. Roux se laissât toujours aller à quelques-unes de ses illusions, il ne put s'empêcher de prêter à Boyer ses propres prédilections. Boyer, dit-il, possédait presque toutes les qualités du bon, du vrai, de l'excellent chirurgien ; et il les a conservées jusque dans les dernières années de sa vie. Vous croyez peut-être que M. Roux entend par là cette rare sagacité, ce jugement si droit et cette prudence consommée qui caractérisaient par-dessus tout M. Boyer? Point du tout, je le laisse parler lui-même :

« Avec quelle assurance, s'écrie-t-il, avec quelle grâce parfaite il » opérait ! c'était plaisir de le voir l'instrument à la main ! »

Étrange plaisir ! diront peut-être les personnes étrangères à notre art, que celui qu'on peut trouver dans des scènes de douleurs et de larmes ! Mais laissons aux chirurgiens le soin de justifier un langage qui est bien, en effet, celui qu'ils tiennent; n'ont-ils pas dit de M. Roux lui-même qu'il n'était jamais plus brillant que le couteau à la main? Le compliment aurait pu le flatter, mais ce bon Boyer, ce vieux Corneille de la chirurgie, il eût été sans doute bien surpris qu'on pût le trouver gracieux en pareille circonstance!

M. Roux du reste rentre bien vite dans la vérité quand il insiste sur la bonne foi scientifique de Boyer, et il le fait avec d'autant plus d'autorité et d'à-propos que lui-même en cela était irréprochable. C'est donc avec raison qu'il rend hommage à cette complète abnégation, à cette franchise, à cette sincérité, qui percent, dit-il, dans tous les ouvrages de Boyer, ajoutant qu'en chirurgie l'homme le plus habile, s'il n'a ces qualités, peut tromper tout à la fois ses contemporains et la postérité.

Je le répète, messieurs, ce discours a été une belle œuvre et une bonne action de la part de M. Roux ; il a rendu pleine et entière justice à cet

homme de bien qu'en d'autres temps il avait pu contrister. Tout a été réparé dans cette séance : l'ombre de Boyer a pu en tressaillir de joie!

J'arrive maintenant à l'ouvrage demi-posthume qui devait être le plus considérable et le plus imposant de tous ceux que M. Roux a composés; on pense bien que je veux parler de l'ouvrage qui a pour titre : *Quarante ans de pratique chirurgicale*. Personne ici ne lui est comparable; c'est en vain qu'on chercherait parmi les chirurgiens de l'époque un écrivain aussi attachant, aussi varié, aussi nourri, aussi abondant; c'est comme un grand capitaine qui, après de mémorables campagnes, consigne tous ses hauts faits en de copieux mémoires. M. Roux ignorait quelle étendue il donnerait à cet ouvrage. Il semble qu'en le commençant il avait le pressentiment d'une fin prochaine : il ne sait, dit-il, si le ciel lui réservera assez de temps pour le terminer. Ce devait être le résumé de sa vie chirurgicale, et ce résumé c'était bien moins pour ses contemporains que pour la postérité qu'il voulait le publier. Dans une carrière, disait-il, où l'observation est une source inépuisable de lumières, et ajoute sans cesse à la somme de connaissances acquises, chacun est comptable des fruits de son expérience envers ceux qui lui succèdent : c'est une sorte d'héritage dont il doit compte à la postérité. Fidèle à ces principes, M. Roux avait donc commencé pour sa part la reddition de ce compte, mais c'est à peine s'il put coordonner une partie de ses nombreux matériaux, et encore fallut-il qu'une jeune Société, dont il était l'ornement, chargeât l'un de ses membres du pieux devoir de réunir et de publier ces premières rédactions.

Quant à la forme choisie par M. Roux, c'était celle qui convenait le mieux à sa nature verbeuse et vagabonde : c'est la forme épistolaire. Elle lui permet d'obéir pleinement à ce désir de parler avant tout et toujours de lui-même; et comme c'est à des amis qu'il s'adresse, à son cher Lawrence, à son cher Chelius, rien ne l'arrête, rien ne le modère, car il sait qu'en disant du bien de lui-même il leur est agréable. Il y écrit de tout point comme naguère il parlait; ceux qui l'ont pratiqué croiront encore l'entendre, c'est la même intempérance : sa plume court et s'égare comme en d'autres temps sa parole à cette tribune. Vous vous le rappelez, messieurs, vous ne pouviez vous empêcher de sourire, lorsque, dans nos discussions il demandait à ajouter un mot, un seul

mot ; c'est de même dans son livre : il va ajouter un mot et il couvre dix pages. C'est la même fécondité, la même exubérance ; mais tout cela n'empêche pas qu'il ne soit plein d'intérêt et de charmes sans cesser d'être correct et élégant.

M. Roux avait commencé la rédaction de cet ouvrage avant 1848, mais le bruit des révolutions l'avait forcé de l'interrompre ; il l'avait reprise en des temps plus calmes, et il y travaillait avec une activité et une ardeur sans égales, lorsque, le 27 janvier 1854, il fut atteint d'une congestion cérébrale des plus graves. Ce devait être pour lui un sinistre avertissement ; il reprit cependant ses travaux ordinaires, et surtout la rédaction de son grand ouvrage. Quatre feuilles nouvelles étaient sur son bureau ; d'une main défaillante il cherchait à renouer ses entretiens avec la postérité. On peut dire qu'il a travaillé pour elle jusque dans les bras de la mort.

Une nouvelle attaque vint arrêter cette main courageuse et terminer sa vie le 23 mars 1854.

Maintenant, messieurs, et avant de terminer, permettez-nous de dire toute notre pensée sur le collègue dont nous venons de retracer la vie.

Trois grands chirurgiens ont en quelque sorte rempli pour nous la première moitié du dix-neuvième siècle : Boyer, Dupuytren et M. Roux. De ces trois chirurgiens, M. Roux a eu incontestablement pour lui d'être, comme opérateur, le plus ingénieux, le plus entreprenant et le plus hardi ; mais nous devons ajouter qu'il ne s'est pas toujours mis à l'abri d'un grave reproche, celui d'avoir poussé cette hardiesse jusqu'à la témérité. Pour lui, nous l'avons vu, les qualités du bon, du vrai, de l'excellent chirurgien se résumaient presque toutes dans l'art d'opérer avec assurance et avec grâce, avec grâce surtout. Plus que personne, M. Roux aurait pu, dans le cours de sa longue carrière, être utile à l'humanité ; il a fait avancer la science, et en plusieurs points il a reculé les limites de l'art, que n'avait-il un peu plus de cette prudence et de cette réserve si nécessaires dans la pratique de la chirurgie ! il excellait en tout, mais n'ayant jamais su se contenir, il abusait un peu de tout, non-seulement de sa parole et de sa plume, mais encore de ce qu'il y a de plus redoutable au monde, de l'art chirurgical ! Impatient d'agir, désireux de se montrer avec tous ses avantages, c'est-à-

dire, l'instrument à la main, il ne prenait pas toujours le temps de s'assurer si telle opération était absolument nécessaire, si elle était rigoureusement indispensable, il examinait si elle était *possible;* or quelle opération, pour un chirurgien aussi habile, pouvait ne pas être possible?

Étrange et brillante nature qui ne péchait que par l'excès même de ses qualités; on eût dit qu'une fée jalouse s'était plu à gâter en lui les plus beaux dons du monde, en les lui prodiguant sans mesure et sans discernement; de là cette verve, cette fougue que l'âge n'avait pu calmer; de là aussi ce défaut d'ordre et de suite qui se reproduisait tour à tour dans ses leçons, dans ses écrits et dans sa pratique. Que de fois ne l'a-t-on pas vu, se livrant aux hasards de ses inspirations, commencer une opération, comme un discours, sans savoir précisément où il s'arrêterait ni comment il finirait, étonné ensuite, lui-même, des détours qu'il avait pris et des résultats auxquels il était parvenu.

M. Roux était donc un grand opérateur, mais il l'était trop exclusivement; il n'était point assez pénétré de cette grande et incontestable vérité, que pour être un heureux chirurgien, il faut être en même temps un sage médecin; que ce qui fait aujourd'hui la force et l'honneur de la chirurgie, c'est que, dans ses études et dans son exercice, elle est étroitement unie avec la médecine.

Mais si la chirurgie longtemps opprimée marche aujourd'hui l'égale de la médecine, il ne faut pas qu'elle oublie que c'est en s'appuyant sur sa compagne et en lui demeurant fidèle, qu'elle restera grande, forte et bienfaisante.

C'est à notre âge, messieurs, qu'est due cette heureuse association. La même toge couvre aujourd'hui dans nos écoles le professeur de chirurgie et le professeur de médecine; ils montent tour à tour dans la même chaire, et ne rivalisent plus dans l'enseignement que par leur zèle et par leurs talents; et de même, dans nos académies, leur union fait encore ici leur force. La tribune que j'occupe en ce moment est successivement abordée, dans nos joutes scientifiques, par des médecins et par des chirurgiens; et s'il était permis à celui qui a l'honneur de porter aujourd'hui la parole devant vous de parler un moment de lui-même, il dirait que, par devoir et par goût, il cherche tour à tour, et sans préférence, à louer dignement les grandes réputations chirurgicales aussi bien que les plus hautes renommées médicales. Heureux

lorsque arrivé au terme de ces nobles existences, et n'ayant vu partout que mêmes labeurs, mêmes talents, mêmes succès et même gloire, ne sait plus s'il vient de parler d'un médecin ou s'il vient de parler d'un chirurgien !

Fasse le ciel, messieurs, que cette entente persiste ! La science et l'art, unissant ainsi leurs efforts et se prêtant un mutuel secours, pourront peut-être, grâce à cette heureuse alliance, s'ouvrir de nouvelles et glorieuses destinées ; l'humanité elle-même, à l'heure de ses souffrances, ne pourra que s'applaudir de nous voir fortifier et maintenir cette unité primitive de la médecine et de la chirurgie.

M. Ph. J. ROUX a publié :

1° Essai sur les sécrétions, thèse pour le doctorat. Paris, an IX, in-8.

2° Mélanges de chirurgie et de physiologie. Paris, 1809, 1 vol. in-8.

3° De la résection des portions d'os malades, soit dans les articulations, soit hors des articulations ; thèse de concours pour la chaire de médecine opératoire, soutenue le 27 janvier 1812, in-4.

4° Nouveaux éléments de médecine opératoire. Paris, 1813, t. I, en 2 parties, in-8.

5° Mémoire et Observations sur la réunion immédiate de la plaie après l'amputation circulaire des membres dans leur continuité, et spécialement après l'amputation de la cuisse, suivi d'une Observation de strabisme divergent de l'œil droit, guéri sur un sujet adulte qui en était affecté depuis son enfance. Paris, 1814, in-8.

6° Relation d'un voyage fait à Londres en 1814, ou Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française, précédé de Considérations sur les hôpitaux de Londres. Paris, 1815, 1 vol. in-8.

7° Mémoire et observations sur l'opération de la cataracte par extraction (*Journal général de médecine*, 1818, t. I, p. 289).

8° Mémoire sur la staphyloraphie, ou Suture du voile du palais. Paris, 1825, in-8, avec 2 pl.

9° Exposé de quelques faits de chirurgie pratique dans lesquels ont été employés, ou des moyens trop peu usités ou des moyens tout à fait nouveaux dans l'art. Paris, 1830, in-4, de 26 pages.

10° Considérations cliniques sur les blessés qui ont été reçus à l'hôpital de la Charité, pendant et après les journées des 27, 28, 29 juillet 1830. Paris, 1830, in-8.

11° Faits et remarques sur les tumeurs fongueuses sanguines, ou Anévrysmes des os (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 1845, t. X, p. 380).

12° Faits pour servir à l'histoire de l'anévrysme artérioso-veineux (*Bulletin de l'Académie de médecine*, 1850, t. XVI, p. 127).

13° Éloges de Boyer et de X. Bichat, discours prononcé dans la séance publique de la Faculté de médecine de Paris, le 5 novembre 1851, in-4, 90 pages.

14° Quarante années de pratique chirurgicale, Paris, 1854 et 1855, 2 vol. in-8. — La moitié du 1er volume et tout le tome II ont été publiés sur les manuscrits de l'auteur par M. le docteur P. Broca.

M. ROUX a été éditeur ;

1° Du tome III des *Œuvres chirurgicales* de P.-J. Desault, contenant les *maladies des voies urinaires*, Paris, 1803, ou 1813, 1 vol. in-8. Il a joint à ce volume cinq mémoires de sa composition.

2° Du tome V du *Traité d'anatomie descriptive* de Xav. Bichat. Paris, 1803, in-8.

3° *Anatomie descriptive* de Xav. Bichat, revue par P.-J. Roux, Paris, 1814, t. I, in-8. Le seul publié.

4° Il a fourni des articles au *Dictionnaire de médecine* en 21 vol. in-8. — Au *Journal de médecine* de Corvisart, Leroux et Boyer. — Au *Nouveau Journal de médecine*, au *Bulletin de l'Académie de médecine*, etc.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.